

Suite de la page 51

“L'artiste n'a pas le pouvoir de changer le monde”

Vos chansons ont du contenu, des messages. Dans “Saïd et Mohamed”, par exemple, vous dénoncez le racisme. L'artiste a-t-il un vrai pouvoir ?

Non, hélas, non, je ne pense pas. S'il en avait un, le monde serait magnifique, en paix, en fraternité. Non l'artiste n'a pas ce pouvoir de changer le monde. Même pas John Lennon avec “Imagine”. “Saïd et Mohamed”, c'était d'abord une chanson pour que l'on s'écoute et se respecte. Cela a toujours été mon cheval de bataille, l'humanité. Je regrette beaucoup les cloisonnements, les replis sur soi. Les gens ont tout à gagner à se porter vers l'autre, à essayer d'entendre l'autre et le comprendre.

Ce sont ces valeurs que vous avez transmises à vos enfants. Être père, c'est...

Le grand bonheur de la vie. J'ai eu ma première fille lorsque j'avais 33 ans. Cela a tout changé. Je me suis révélé, je l'espère, un bon père de famille, un père de famille illuminé, convaincu, admiratif. C'était la révélation.

Vous avez écrit trois chansons pour vos trois filles “Sarbacane”, “Je t'aimais, je t'aime et je t'aimerais” et “Mademoiselle l'aventure”...

Oui, j'aime écrire sur mes bonheurs. Je sortirai bientôt une chanson dans laquelle j'évoque ma petite-fille. Le monde des enfants me correspond. Les enfants possèdent encore la pureté, l'humanité, c'est vraiment vivifiant. Cette pureté disparaît lorsque surviennent l'égoïsme, les calculs. J'ai essayé de dire cela dans “Il faudra leur dire”. Les enfants chantent : “C'est de l'amour qu'il nous faut”. En réalité, c'est ce qu'il faut à tout le monde.

Vous avez été élu au conseil municipal d'Astaffort en tant qu'adjoint au maire, chargé de la culture. Pourtant, dans plusieurs chansons, “Dernière chanson”, “Dur comme fer”, vous êtes très critique à l'égard du monde politique...

Je n'aime pas les postures, la vanité, le contentement de soi. Or, je pense qu'il y a beaucoup de cela, dans le monde politique. On aimerait que ceux et celles qui font de la politique soient les manches retroussées dans les dossiers. Or ils sont toujours là à parader sur des plateaux de télé ou sur Twitter. J'ai l'impression que pour occuper ces postes-là, il faut pas mal d'orgueil. Pourtant, leur métier, c'est d'être au service et à l'écoute. C'est cela qui est assez paradoxal.

Ils et elles ne sont pas tous et toutes comme cela. Certains, au niveau local, régional ou national, sont de vrais serviteurs...

Bien sûr. Je ne les mets évidemment pas tous et toutes dans le même panier. Il doit y avoir des gens authentiques, réellement investis de leur mission. Mais je ne souhaite pas rencontrer les hommes et les femmes politiques. Quand cela m'est arrivé, j'ai eu le sentiment qu'il y avait quelque chose d'attendu, derrière. Ils ne voulaient pas rencontrer un chanteur pour le plaisir de le saluer mais parce qu'il y avait un retour, un retentissement possible. Je me suis senti utilisé. Donc, je ne m'en approche plus. Terminé.

À écouter les paroles de vos chansons, on pourrait en déduire que vous soutenez toujours les théories de gauche, mais pas les personnes qui les portent ?

Oui, j'ai commencé ma carrière très à gauche. La vie a fait que je me suis recentré. Je suis toujours sensible à l'égalité, la justice. Mais cela peut venir d'ailleurs, ce n'est pas l'apanage de la gauche.

“Je regrette beaucoup les cloisonnements, les replis sur soi. Les gens ont tout à gagner à se porter vers l'autre, à essayer d'entendre l'autre, et le comprendre.”

Dans une précédente interview, à la question de savoir quel était le personnage politique que vous admiriez le plus, vous avez cité Vercingétorix...

C'était pour ne citer personne d'aujourd'hui... Vercingétorix avait tenté de réaliser une coalition et cherché, même si cela n'a pas abouti, à ce que l'union fasse la force. Je regrette aujourd'hui que chacun reste dans son coin. Mais je n'ai pas d'idole politique.

“L'arbre va tomber” est une chanson que l'on pourrait qualifier d'écologique...

Oui, j'ai une conscience écologique mais aussi humaniste. L'écologie est un sujet majeur mais je ne me marque pas dans un parti.

En France, pour désigner la province ou les régions, on parle de territoires... Vous n'aimez pas cela...

Non, ce mot ne me plaît pas. Cela me fait penser aux territoires d'Amérique du Nord où vivaient les Indiens lorsque les Blancs sont arrivés. C'étaient des territoires à conquérir. On parle aussi des territoires occupés, en Palestine. L'expression “territoires” renferme quelque chose de belliqueux : chacun est sur son territoire et doit le défendre. Pour ceux qui utilisent le mot “territoires”, on dirait que la France, c'est juste Paris intra-muros. Je préfère parler des provinces ou des régions...

Quand vous parlez du Sud-Ouest, vous dites “mon pays”...

Mon pays, c'est la Gascogne, d'abord. Après c'est la grande Aquitaine, l'Occitanie, puis la France, bien sûr. J'ai beaucoup de sympathie pour l'occitan, je soutiens ceux qui défendent les langues régionales. Quand j'aurai du temps, je vais me mettre à l'occitan.

Chacune de vos tournées passe par la Belgique. Vous y avez de bons souvenirs...

J'ai un rapport particulier avec la Belgique. En 1978, au festival de Spa, où j'avais rencontré Renaud et Maurane, ma chanson “Pas trop de peine” avait remporté le prix du public. Après, on m'avait demandé de faire des concerts en Belgique en tant que principale vedette de la soirée alors qu'en France, je faisais encore les premières parties de Pierre, Paul ou Jacques... Le premier concert que j'ai donné avec mon seul nom à l'affiche, c'était en Belgique. Et la première fois de ma vie que j'ai chanté en public “Je l'aime à mourir”, c'était à Verriers.

Du côté de chez Proust

Quelle est votre vertu préférée ? Le courage.

La qualité que vous préférez chez un homme ? La fragilité.

Chez une femme ? L'assurance et la franchise.

Votre principal défaut ? La ponctualité, je passe mon temps à attendre...

Votre principale qualité ? La persévérance.

Votre rêve de bonheur ? Mon rêve, je l'ai réalisé, c'est celui d'avoir une belle famille, des enfants et des petits-enfants.

Quel serait votre plus grand malheur ? Perdre cette joie que j'ai de me retrouver en famille.

Votre auteur préféré ? Honoré de Balzac.

Votre compositeur préféré ? Frédéric Chopin.

Votre héros préféré dans la fiction ? Un commissaire de police, Hieronymus Bosch, héros de tous les livres de Michael Connelly.

Qu'est-ce que vous détestez par-dessus tout ? Les gens qui parlent fort.

Quel est le don que vous auriez aimé avoir ? La peinture.

Comment aimeriez-vous mourir ? Sans douleur, sans m'en rendre compte... comme un lâche que je suis.

Quelle est la faute, chez les autres, qui vous inspire le plus d'indulgence ? Je ne suis pas très indulgent de nature.

Avez-vous une devise ou une phrase qui vous inspire ? Oui : une chose à la fois.